Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 26 (1923-1924)
Heft: 4

Rubrik: Die Schweiz im Spiegel

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIE SCHWEIZ IM SPIEGEL

On ne saurait dire que la Suisse représente grand chose de précis à l'ensemble et à l'ordinaire de l'opinion française. Un recueil de réponses faites par des soldats à des questions d'histoire élémentaire contient celle-ci: — « Qu'est-ce que l'Algérie? — C'est où il y a les zouaves » — Si l'on posait à l'homme dans la rue la question: « Qu'est-ce que la Suisse? » il y aurait des chances pour qu'il répondît: «C'est où il y a des montagnes. » Dans le langage courant « une petite Suisse » désigne une région particulièrement pittoresque. — On appelle Suisse normande un canton de la Normandie où le sol se bossèle un peu.

Dans le monde littéraire, *suisse* désignait avant la guerre une littérature moralisante, et de forme un peu lourde. Le mot *belge* était même encore plus maltraité. Les plaisanteries sur l'esprit belge ayant pris fin depuis la guerre, on a renoncé en même temps et par la même occasion aux plaisanteries sur l'esprit suisse. Notons d'ailleurs que ce genre d'ironie était spécial à la presse parisienne, et que la Suisse et la Belgique en partageaient le bénéfice avec la province française. D'une manière générale il n'y a guère en France que deux pays qui existent vraiment, en chair et en os, pour l'opinion, et sur qui l'homme dans la rue ait l'habitude de dire son mot: c'est l'Angleterre et l'Allemagne. Les courants anciens de notre histoire déterminent ici les courants actuels de nos idées ou plutôt de nos imaginations politiques. Un Jura, des Alpes, des Pyrénées, nous séparent assez fortement de nos autres voisins, jouent malaisément le rôle de belvédères, et le Français proverbial, brouillé avec la géographie comme avec les courants d'air, demande assez peu à leurs paysages les services d'une carte géographique. Le Michelet qui se tournera, sur le Jura, du côté de l'Orient, et qui écrira un *Tableau de l'Europe* comme pendant au *Tableau de la France* n'est pas encore né.

* * *

Ceux parmi nous qui s'efforcent d'esquisser ce tableau idéal de l'Europe, de comprendre la place et le rôle de nos

voisins suisses, ont parfois tendance à se satisfaire d'un lieu commun assez discutable. La Suisse, dit-on, joue ou doit jouer le rôle d'un lieu d'échange, d'un intermédiaire, d'un marché intellectuel entre les deux civilisations française et allemande. La place de Genève, comme siège de la Société des Nations, fait entrer quelque peu ce lieu commun dans le courant des idées de journal, dans une certaine image pittoresque et ordinaire. La Suisse en arrive ainsi à symboliser un cosmopolitisme humanitaire que l'esprit nationaliste observe avec méfiance et qualifie avec mauvaise humeur. Dès les premiers jours de la guerre, la Suisse était devenue avec M. Romain Rolland le quartier général de ce « civilisme » qui fait contrepoids au « militarisme » et qui joue avec lui sa partie dans le monde violent de nos discordes intellectuelles. L'image populaire « La Suisse c'est où il y a des montagnes » est devenue, assez naturellement d'ailleurs : « La Suisse c'est où l'on est, où l'on se met, au-dessus de la mêlée ».

Que toutes sortes de raisons fassent de la Suisse un endroit propre aux conversations internationales, donnent à ces conversations l'atmosphère qui leur est propice, rien n'est plus naturel. Qu'elle attire vers elle une sorte d'immigration cosmopolite, dans le monde intellectuel comme dans le monde des touristes (l'un doublant volontiers l'autre), il n'y a pas davantage à s'en étonner. Mais ces termes de marché, de lieu d'échange intellectuels, impliqueraient tout un ordre de réalités précises, qui font ici quelque peu défaut, ou plutôt qui ne sont pas plus présentes en Suisse qu'elles ne le sont en France ou en Allemagne.

En quoi un germaniste français, un romaniste allemand, éprouvent-ils le besoin de passer par la Suisse, l'un pour connaître l'Allemagne, l'autre pour connaître la France ? L'un et l'autre sont assez grands garçons pour s'aboucher directement, par une prise de courant individuelle, sur le pays voisin. Ni avant la guerre, ni après la guerre, un crochet par la Suisse ne répondait à un besoin, à un courant naturel. Les universités, la presse, les revues, les livres de la Suisse, fondés généralement par ce particularisme et sur ce particularisme, qui forme un des traits les plus apparents de la culture suisse, ne sont point

outillés, jusqu'à présent du moins, pour jouer un grand rôle de rapprochement intellectuel, de rapprochement fécond entre les deux cultures.

Ce rôle, à vrai dire, est représenté surtout pour nous par un grand souvenir historique, celui de la Genève de madame de Staël. Il y a une Suisse de Coppet comme il y a une Allemagne de Weimar. Et si le retentissement de l'œuvre de madame de Staël a été immense en France et en Europe, il ne semble pas qu'il ait été, à Genève même et en Suisse, de très grande conséquence. Le flambeau a peu éclairé sa base. La Genève qui a fleuri après 1815, c'est la Genève originale, locale, savoureuse et charmante de Töpffer et de Philippe Monnier. Et nous trouvons là une antithèse qui joue au milieu du drame intime dont Amiel, le troisième des grands Genèvois européens après Rousseau et Germaine Necker, fut le sujet, le héros et la victime. La merveilleuse intelligence d'Amiel était munie de presque tout ce qu'il fallait pour qu'il devînt un grand critique franco-allemand, qui nous manque, et dont Edmond Schérer ne nous donnait guère qu'un informe crayon, aujourdhui bien oublié. Tous les dons d'intelligence, et même d'expression étaient réunis autour de son berceau. S'ils furent maintenus dans l'arrière-plan, dans la coulisse du *Journal Intime*, c'est évidemment par sa psychologie particulière que nous nous l'expliquons d'abord, mais c'est aussi par le milieu genevois de son temps, si particulariste. On voit combien Paris lui a manqué. Au contraire, Schérer et Cherbuliez, qui, matériellement, ont fort bien réussi à Paris, ont été diminués intellectuellement par Paris, et Cherbuliez s'est trouvé oublié, un peu injustement, tout de suite après sa mort. Amiel et Cherbuliez ont réalisé les deux moitiés d'une belle destinée littéraire, mais ils n'ont été que des moitiés.

Et je sais bien que nous sommes tous les moitiés, ou les quarts, ou des fractions beaucoup plus réduites encore, de quelque chose; qu'il n'est pas d'individu, pas de nation, qui ne fassent leur partie (c'est-à-dire qui ne soient des parties) dans un tout ou dans un organisme. Mais en même temps que nous sommes des parties, nous essayons de nous réaliser comme un tout, de nous compléter, — et cela même c'est vivre.

En général, le problème de la culture pour un Suisse est fait ou pourrait être fait de trois problèmes: garder ses racines locales et son goût de terroir, — s'incorporer à la culture de sa langue propre, française, allemande ou italienne, — réaliser un certain cosmopolitisme de culture, qui est donné dans la nature et dans la tradition historique de la Confédération trilingue. Pour un citoyen de Genève, génevois de cité, français de civilisation, européen d'aspirations, cette sorte de trilinguisme intellectuel devrait, ce me semble, créer toute une série de problèmes particuliers à résoudre, avec une équation personnelle. Et ce que je dis de Genève, je pourrais aussi bien le dire sinon de Lausanne, du moins de Bâle, de Zurich, de Lugano.

Or ces problèmes qui sont pour les Suisses les problèmes naturels de leur culture, nous ne sommes pas, en France et en Allemagne, sans les poser aussi à notre manière, mais de façon plus complexe. La séparation entre la patrie politique et la patrie de culture était avant le traité de Versailles, et est restée après lui, une question tragique pour des millions d'Européens. Il n'est pas sans importance que la Suisse figure au centre de l'Europe une terre où ce problème est résolu paisiblement par l'histoire. Pareillement, un certain cosmopolitisme intellectuel existant dans l'Europe d'avant-guerre, a sombré à peu près dans le drame de 1914, il est en train de se reformer avec des caractères tout différents de ceux qu'il présentait il y a dix ans; mais la Suisse, demeure aujourd'hui un des lieux naturels de ce cosmopolitisme. Elle nous offre une atmosphère appropriée, des tableaux noirs et de la craie pour traiter des problèmes européens, chercher des formules européennes. C'est en Suisse, à Bâle et à Sils-Maria, que Nietzsche est arrivé, après la guerre de 1870, à son idée du bon Européen. Le même pays est appelé sans doute à rendre, dans des circonstances analogues, des services du même genre. Pour penser la grande Europe, il n'est pas mauvais de prendre pour appui la miniature d'Europe qu'une bonne fortune historique a créée autour du Saint-Gothard.

La Suisse ne saurait donc guère servir au Français qui cherche à connaître l'Allemagne, ni à l'Allemand qui cherche

à connaître la France. N'y voyons pas un marché. Mais elle servira fréquemment au Français, à l'Allemand, à l'Anglais, au Slave qui voudront penser en Européens. Suisse d'aujourd'hui? Je ne sais trop. Suisse de demain? Il faut l'espérer. Il serait vraiment puéril de tracer sur le papier le programme pompeux d'un Institut d'études européennes et de le loger arbitrairement dans une Université suisse. Mais cet Institut d'études européennes, nous pouvons le porter en nous, le réaliser en esprit, lui donner la forme impalpable du dialogue, de la conversation, de la lecture, de l'écriture, du voyage. La Suisse nous fournit déjà le décor, le platane et l'Ilissus de ce dialogue. Elle nous a donné, avec madame de Staël, le salon de cette conversation. Ses critiques et ses hôtes y ont tenu leur place. Il lui appartient et il nous appartient de montrer encore en bien des manières ces décors et ces salons — et d'y rêver (peut-être d'aider à y construire) l'Europe vivante de demain.

PARIS ALBERT THIBAUDET

⊞ ⊞ ⊞

DER HEILIGE

Vorbemerkung des Übersetzers. Der folgende Ausschnitt aus *Saint Magloire* von Roland Dorgelès (Paris, Albin Michel) möchte diejenigen Leser von *Wissen und Leben*, die ihn noch nicht kennen, auf diesen neuen Heiligenroman hinweisen. Das unlängst erschienene Buch schildert das Auftreten eines Heiligen im heutigen Frankreich und ist durch eine verwirrende Fülle jenes immer wahren Details ausgezeichnet, das uns noch den französischen Durchschnittsroman so teuer macht; außerdem aber besitzt es eine Größe der Komposition, eine Tragweite des Gedanklichen und eine rücksichtslose Leidenschaft der Fragestellung, die es zu einer entscheidenden Auseinandersetzung mit unserer Zeit erheben und zum mindesten gleichberechtigt in die Tradition der europäischen Heiligendichtung (Hauptmann, Fogazzaro) einreihen. Der nachstehende Ausschnitt vermittelt von dieser bis ins Einzelne durchgeformten Kunst einen vielseitigen Eindruck. Seine Situation ist in sich verständlich. Bemerkt sei, dass ihr das erste Auftreten des Apostels auf der Landschaft vorhergeht, bei welchem die Begeisterung des Volkes Formen annahm, die eine vorläufige Sicherheitshaft und uneingestandene behördliche Überwachung erforderlich machten.

François Dubourg, des Heiligen Bruder, saß in Pantoffeln, das Nachthemd an Hals und Brust nachläßig offen, in seinem Zimmer und überlas seinen eigenen Roman. Durch das Fenster wehte ein frisches Blättergerausch und auf einer weißen Mauer flügelten die Baumschatten hin und her.